

La dissertation

I – L’organisation du cours

Je demande à mes élèves de disposer de trois cahiers. Le premier est consacré au travail sur les notions. Le deuxième est dédié à l’étude des œuvres pour l’oral. Enfin, le troisième est réservé aux exercices, corrigés, etc. À l’évidence, cette organisation présente un intérêt pratique. Les élèves s’y retrouvent aisément. Toutefois, il convient de ne pas leur laisser croire que le travail sur les notions est une activité séparée du reste, et que la dissertation est un exercice simplement juxtaposé à ce travail. Aussi l’aménagement pratique de mon cours s’inscrit-il explicitement dans un cadre philosophique.

Les premières leçons éclairent l’intention de philosopher. Je m’attache à faire en sorte que mes élèves retrouvent très précisément les éléments caractéristiques de cette intention aussi bien dans l’étude des œuvres que dans la dissertation. Ainsi, il leur apparaît rapidement qu’il y a une unité du cours, que les notions au programme sont étudiées à chaque instant, et que, toujours, il s’agit de philosopher.

II- L’intention de philosopher

Le moment inaugural que constituent les premières leçons est essentiel. Ces leçons affrontent d’emblée les notions au programme, elles instituent une pensée philosophique, et elles indiquent ce qui sera attendu de la part de l’élève.

Après avoir écarté la recherche d’une définition de la philosophie qui serait extérieure à la philosophie elle-même, je m’engage dans une réflexion visant à déterminer la nature de l’intention de philosopher. La première question abordée a pour objet l’homme. Qu’est-ce que l’homme ? Faut-il le définir comme être pensant ? Possède-t-il une nature ? N’est-il pas d’abord un néant ? Le concept rousseauiste de perfectibilité introduit l’idée d’un sujet libre, sans nature fixe. Or le passage hypothétique d’une pure perfectibilité (immédiateté naturelle) aux progrès de l’esprit (séparation d’avec la nature) correspond au passage d’un bonheur sans conscience à une conscience malheureuse, ou à tout le moins inquiète. L’inquiétude dont il s’agit n’est pas une peur ou une angoisse, au sens pathologique du terme. Être inquiet, c’est être assailli de questions problématiques. L’inquiétude est mouvement d’un esprit qui s’interroge sur le sens de son être. Elle est un questionnement qui ne s’achève pas, qui appelle des réponses qui ne viennent pas, qui interdit tout repos de la conscience. Elle naît de la confrontation avec le réel.

C’est primitivement sur le plan de notre rapport au monde que l’inquiétude surgit. Notre existence est marquée par cette découverte : les choses ne nous entendent pas. Elles obéissent à des forces qui nous échappent, et qui ne s’accordent pas spontanément avec nos désirs. Ensuite, il y a la mise en question qui marque la relation à autrui. La conscience émerge dans la société, et vivre en société, c’est être inquiet par autrui. Autrui est cet être que, dans le fond, je ne puis jamais maîtriser comme une chose. Il est cette liberté qui s’oppose à ma propre liberté et qui peut lui aussi me considérer comme sa chose, me mépriser, m’utiliser... Enfin, être conscient, c’est savoir *que* l’on est. Pour autant, ce n’est pas

nécessairement savoir *ce que* l'on est. Aussi bien la conscience de soi est-elle marquée par une première problématique. Qui suis-je précisément ? Une substance spirituelle et une substance matérielle ? Un esprit et un corps ? Ou bien seulement un corps qui se prend pour un esprit ? Ne suis-je que ce que je saisis de moi-même par ma propre conscience ? Au reste, je sais que je suis et qu'un jour je ne serai plus. L'interrogation liée à la mort est inévitable pour un être qui s'est élevé à la conscience.

À ce niveau, je m'engage dans une analyse de grandes réponses possibles à cet ensemble de questions : la religion, l'art, l'action, les sciences et les techniques. À chaque étape surgit un risque d'illusion, c'est-à-dire la tentation de substituer un imaginaire rassurant à la réalité inquiétante. Sur cette base, l'intention de philosopher peut être éclairée. Philosopher, c'est désirer le vrai, et donc combattre l'illusion. Aussi philosophie et inquiétude sont-elles intimement liées. D'abord, combattre l'illusion, c'est produire un *questionnement*. Le philosophe préférera une mise en question inquiétante à des préjugés rassurants. Ensuite, combattre l'illusion, c'est échapper à l'idéologie, *adhérer au réel*, se donner un objet de pensée qui résiste. Le philosophe ne se contentera pas d'une vérité seulement formelle, puisque le réel n'est pas seulement le possible. Enfin, combattre l'illusion, c'est rendre raison de ce que l'on avance. Légitimer la suite de ses énoncés. Refuser l'argument d'autorité. Viser le vrai. Chercher une pensée qui s'accorde avec son objet, et qui, par conséquent, accorde en droit les esprits entre eux. La faculté qui permet d'établir une pensée universelle en droit n'est-elle pas la raison ? Pour philosopher véritablement, il faut montrer cette faculté en acte. Il faut maîtriser l'art de la *démonstration*.

Au terme de cette réflexion, la philosophie est conçue comme un engagement de la raison faisant face au réel. Il y a là un *travail*. Philosopher, n'est-ce pas transformer consciemment un donné (l'opinion rassurante) par l'intermédiaire d'outils (les concepts) ? Sur cette base, les *finalités* et les *moyens* de la dissertation peuvent être dégagés.

III- La dissertation

Les finalités de la dissertation

Dissenter, c'est philosopher. Il s'agit donc de *s'inquiéter* pour éviter l'illusion. Il faut poser un *problème*. Repérer la difficulté à résoudre, et se donner une méthode pour y parvenir (procéder par étapes). Ensuite, il faut chercher à répondre par soi-même à l'inquiétude. Exercer sa raison par un *libre examen*. Exclure la doxographie. Les auteurs et leurs doctrines ne doivent être que des moyens mis au service de la réflexion. Évidemment, l'usage que je fais de ces doctrines dans mon cours est, à cet égard, déterminant. Enfin, il s'agit de *faire l'épreuve de sa pensée sur l'entendement d'autrui*. La vérité est l'accord de la pensée à son objet. En droit, celle-ci accorde les esprits entre eux. Elle procède de la conviction. Or, ainsi que le remarque Kant, la pierre de touche qui sert à reconnaître la conviction est d'essayer sa pensée sur l'entendement d'autrui. N'est-ce pas précisément ce que fait le maître devant ses élèves ? Son cours est une pensée publique qui affronte des êtres de raison. En un certain sens, l'élève devient le maître au moment de l'exercice de la dissertation. Il doit procéder logiquement. Expliquer. Justifier. Ainsi, il fait à son tour l'épreuve de sa pensée sur l'entendement d'autrui. Dans ce mouvement, il comprend qu'il doit se soumettre aux règles de la raison. Il apprend que la vérité est inséparable de la pensée libre entendue comme pensée autonome, et qu'elle n'est donc pas désocialisante. « La vérité, disait Fichte, est le plus intime moyen de communication des esprits avec les esprits. »

Les moyens de la dissertation

La dissertation est une *composition*. Dissarter, c'est former un tout en assemblant divers éléments. Et puisqu'il s'agit de mettre en œuvre la raison, cet assemblage doit révéler un ordre, une organisation, une nécessité, bref une unité. L'idéal est de parvenir à nouer, et puis à dénouer quand on a épuisé le champ des possibles. Cette manière de faire est d'ailleurs à l'œuvre à chaque moment dans le cours.

L'introduction correspond au moment de l'inquiétude. Le sujet à traiter n'invite pas seulement à mettre en jeu un réseau de représentations. Ce sujet est une question portant sur un réel qui résiste. Il évoque parfois des réponses immédiates pouvant être une source d'illusion. Il faut donc mettre ce réel et ces réponses en question. Il faut s'inquiéter. Poser le problème.

Le développement constitue un effort de dépassement de l'inquiétude. Cependant, chercher le vrai c'est reconnaître que la vérité est toujours un *résultat*, qu'elle porte sur une *réalité*, et qu'elle suppose une *démonstration* permettant de ne pas s'égarer. En d'autres termes, on évitera de commencer par répondre, on n'oubliera jamais le sujet, et l'on ne juxtaposera pas les éléments de réflexion. Cela justifie les trois règles suivantes :

- *Ne pas commencer par répondre* : chaque étape doit débiter par une *hypothèse*, et le plan sera constitué de deux moments au moins. Ainsi, l'élève évitera un traitement unilatéral du sujet. Si la vérité est un résultat et non un point de départ, ne faut-il pas toujours « ferrailer » avec un adversaire ? En cette voie, l'exercice de la dissertation exige un dialogue de la pensée avec elle-même. Ce travail suppose au moins que l'on sache de quoi l'on parle. Il implique une exigence de définition.

- *Ne pas perdre le sujet de vue* : chaque étape est constituée par une argumentation conduisant à une conséquence, à l'établissement d'une *thèse* reprenant tous les termes du sujet. L'élève qui respecte cette règle ne peut pas se perdre dans des analyses qui seraient hors-sujet.

- *Ne pas juxtaposer les moments* : chaque étape s'achève sur un problème. La première partie est importante. Elle constitue déjà une tentative de réponse philosophique à l'inquiétude. Toutefois, elle révèle une résistance du réel. Cette résistance est mise au jour, notamment, par des analyses d'exemples. Cela permet de ne pas s'égarer dans une abstraction non maîtrisée. C'est une réfutation interne qui justifie un dépassement vers l'étape suivante. En suivant cette voie, on évite les plans du type : « On peut soutenir ceci, *mais on peut aussi* dire le contraire », et l'on est contraint d'établir un plan du type : « Si l'on soutient telle thèse, cela pose problème, *donc on doit* s'attacher à cette autre thèse ».

La conclusion correspond au moment où l'on s'engage. Il faut tirer l'ultime conséquence des choix que l'on a faits. Toutefois, l'inquiétude n'est pas dissoute absolument. Nous ne sommes pas des dieux nous élevant à une science achevée. Aussi bien le devoir peut-il s'achever sur un nouveau questionnement. Encore faut-il que les résultats acquis ne soient pas pour autant abandonnés...

Un exemple de traitement d'un sujet est évidemment donné en cours. En outre, les élèves sont préparés à la mise en œuvre de ces règles grâce à un exercice préalable dont l'énoncé se présente ainsi :

Sur la question suivante : « La passion nous éloigne-t-elle de la réalité ? », faites un plan détaillé comprenant :

Première étape

- 1) Une **hypothèse** de départ correspondant à un point de vue sur la question posée.
- 2) Une **argumentation** conduisant à une conséquence.
- 3) Cette **conséquence** (cette thèse) correspond à une réponse précise apportée à la question posée.
- 4) La mise en évidence d'un **problème** précis justifiant le passage à la deuxième partie (le rendant nécessaire).

Deuxième étape

- 1) **Hypothèse**
 - 2) **Argumentation**
 - 3) **Conséquence**
 - 4) **Problème**
- etc.

Remarque : le plan doit comporter au moins deux moments, et au plus quatre moments, correspondant à autant de réponses différentes apportées à la question posée. La dernière étape constitue la réponse que vous apportez ; les étapes précédentes sont autant de positions qui pourraient être celles d'adversaires hypothétiques (à vous de les faire parler et de les réfuter ; plus les arguments de ces adversaires seront solides, et plus leur réfutation et leur dépassement auront de force...).

But de l'exercice : apprendre à élaborer le plan d'une dissertation philosophique.

Comme on le voit, je ne propose pas à mes élèves une méthodologie laissant penser que la dissertation est une technique se surajoutant artificiellement à l'exercice de la pensée philosophique. Je leur prescris des règles justifiées philosophiquement. Cela suppose que pour chaque devoir, un corrigé en bonne et due forme soit établi en classe. Un tel corrigé constitue une leçon à part entière, et je m'attache à respecter *très scrupuleusement* les règles que j'ai légitimées ! En résumé, je m'efforce de montrer à mes élèves que deux écueils doivent être évités : croire que tout est seulement affaire de pur talent ; et se persuader que quelques recettes méthodologiques feront toujours l'affaire. N'y a-t-il pas là deux illusions rassurantes ?

Jean-Marie FREY, Angers